

« Je m'appelais Nicole Lebet... »



Mémoires de Madame Colette Raux
Enfant juive, cachée pendant la 2^e guerre mondiale

En guise d'introduction...

J'ai rencontré Colette lors d'un séjour aux « petits frères des Pauvres » en septembre 2013, et nous nous sommes liés d'amitié.

En 2014 ou 2015, Colette a raconté son histoire à une dame, qui en a pris note.

A partir cette narration, j'ai rédigé le texte suivant, en conservant son intonation personnelle et sa forme orale.

Jean-Pierre Déchoz, le 09/01/2016 (06 48 15 52 70)

Sommaire

Présentation de ma famille	5
En ce qui concerne notre religion.....	8
Prémices de la guerre 39-45.....	9
Premier exode	9
Deuxième exode.....	9
Première tentative de passage de la ligne de démarcation	10
Deuxième tentative de passage.....	10
Retour en zone occupée à Paris	10
Les interdictions juives	11
Recensement.....	11
Le poste de radio.....	11
L'étoile juive.....	11
Interdiction d'école et de lieux publics	13
Peur dans les lieux publics.....	13
Dans les cinémas	13
Arrestation de mes parents	14
Les premières arrestations.....	14
Les rumeurs	14
Un jour gravé dans ma mémoire.....	14
Souvenirs inoubliables dans une vie.....	16
À la recherche de mes parents.....	17
Première recherche	17
Essayer de revoir nos parents.....	17
Une lettre de ma mère.....	17
Quelques phrases gravées dans ma mémoire.....	18
Nos recherches après la guerre	18
Ce que je sais, maintenant	18
Conséquences de ces arrestations	19
Réagir et travailler.....	19
Les restrictions	19
Un soir de désespoir absolu	20

Autres souvenirs douloureux	20
Transformations physiques	21
Vivre dans la peur	21
Vivre et se cacher	21
Vivre sous une fausse identité.....	25
Etablir de faux papiers	25
Quelques souvenirs.....	25
Difficulté d'obtenir la nationalité française.....	26
Et même aujourd'hui.....	26
Ma fausse carte d'identité.....	27
Les contrôles d'identité	27
Les vies brisées par cette guerre	28
Mon mariage	29
Rencontre avec mon mari.....	29
Émancipation et division dans la famille.....	29
Avant notre mariage	30
A la fin de la guerre.....	30
Les préparatifs de mon mariage	30
Le jour du mariage.....	30
Et ensuite... ..	31
Se reconstruire	32
Trouver une association pour parler	32
Différentes destinations avant de s'établir définitivement.....	32
Combattre la solitude.....	33
Mes visiteurs bénévoles.....	33
Créer une amitié	33
Mémoires de vie et d'un petit objet	35
Salut petite fourchette.....	35

Présentation de ma famille

Je m'appelle madame Colette Raux, née Loubelsky. Je suis née à Paris le 15 avril 1926.

Mon papa est né en Pologne, ma maman en Moldavie. Auparavant, la Moldavie, c'était la Bessarabie. La Bessarabie : enfant, je pensais alors que c'était quelque chose d'arabe... mais en fait, c'est l'ancien nom de la Moldavie.

Juifs, ils étaient déjà persécutés dans leur pays respectifs, avant la guerre de 1914. Ma maman est venue très jeune en France car elle avait de la famille à Paris. Mon papa, de son côté, est arrivé en France avant la guerre de 14, je ne sais pas en quelle année. Je regrette de ne pas avoir pu parler avec eux, mais j'étais petite et ça ne m'intéressait pas spécialement. Je ne savais pas que j'allais les perdre aussi rapidement.

Mes parents se sont rencontrés en France, et mariés en 1919. C'était un mariage de présentation. Avant, c'était comme ça : « on présentait ». Maman avait alors 19 ans et mon père 12 de plus.



Maman à son arrivée en France



Le mariage de mes parents (1919)

Ma sœur est née en 1920 et moi en 1926, toutes les deux à Paris. A l'époque, on accouchait à la maison. J'ai grandi dans une famille d'ouvriers très modestes. J'ai été habituée à une vie très simple, mais je n'en ai pas souffert car j'avais l'amour de mes parents, surtout celui de ma mère, qui était tout pour moi !



Mes parents avec ma sœur



Moi, bébé (1926)

J'allais à l'école. Maman voulait que je sois institutrice. Elle était très sévère pour les études. Tous les parents qui viennent « d'ailleurs » veulent que leurs enfants s'adaptent au mieux.

Les miens avaient fait une demande de naturalisation, car ils se plaisaient beaucoup en France. (Aujourd'hui encore, je pense qu'il fait bon vivre en France, malgré tout ce qui se passe, et que c'est le pays d'Europe où l'on est le mieux. Mon fils est bien d'accord, qui me dit souvent « ta mère a eu une fière idée de venir en France, je suis bien content qu'on vive ici »).



En famille, à la campagne



Maman, ma sœur et moi (1933)



Moi (1936)



Moi avec le prix d'excellence (1938)

En ce qui concerne notre religion...

Mon papa avait été élevé dans une famille religieuse. Quand il est arrivé en France, il en avait assez, il a laissé tomber la religion.

Mes grands-parents maternels s'étaient, eux-aussi, installés à Paris. Ils étaient déjà très âgés. Ma grand-mère était assez pratiquante dans sa religion. Ma mère l'était également jusqu'à son mariage, mais elle a cessé toute pratique lorsqu'elle a connu mon père.

Quant à nous, les enfants, nous avons été élevées en dehors de la religion. Les garçons faisaient la Bar-Mitsvah, qui est une sorte de confirmation, mais pas les filles. Nous fêtions toutefois le jour de l'an Juif (qui s'appelle Rosh Hashana), ainsi que le jour du Grand Pardon (le Yom Kippour) quand l'on se fait pardonner les péchés de l'année. Ce jour-là, on doit jeûner et être en prière. Sa date change en fonction du calendrier de l'année : ce n'est jamais le même jour. Pour la Pâques (Pessah), la famille se réunissait comme chez les chrétiens. D'ailleurs, les fêtes chrétiennes et juives sont souvent au même moment¹.

Voilà, en quelques lignes, la présentation de ma famille, de mes origines et de ma vie avant le début de la guerre 1939-1945.



Mon école : l'école de la rue Keller

¹ C'est très approximatif... Le Nouvel An Juif tombe en septembre. Seules des dates de Pessah et de Pâques, de Shavou'ot et de la Pentecôte sont proches.

Prémices de la guerre 39-45

Les premiers bruits de guerre sont arrivés en 1936, lorsque j'avais environ 10 ans. A ce moment-là, il n'y avait pas de télévision, seulement les journaux et la radio, qu'on appelait « TSF ». Mes parents avaient acheté un poste de TSF. A l'écoute des informations, mes parents avaient l'air non pas terrorisés, mais très apeurés, car nous entendions Hitler vociférer comme un fou. Moi, je ne réalisais pas. Ensuite, il y a eu la déclaration de guerre en 1939.

Premier exode

A ce moment-là, nous avons fait un premier exode, avec ma mère. Papa est resté travailler à Paris. Maman est partie avec nous deux et avec une dame qu'elle connaissait. Nous étions réfugiées en Normandie à la Hutte Coulommiers. J'étais petite, mais j'en conserve plein de souvenirs. En particulier, nous regardions défiler des soldats écossais, des gaillards énormes. Les gens du village étaient très gentils avec nous. D'ailleurs, nous n'y étions pas les seuls réfugiés. Comme tout était calme à Paris, nous sommes rentrées à la maison.

Puis les Français ont perdu la guerre. Les Allemands sont rentrés « comme dans du beurre » malgré la ligne Maginot et nous avons vu arriver les premiers réfugiés belges parce que la Belgique était déjà envahie. Alors là, ma mère a commencé à prendre peur et elle s'est dit « *Mon Dieu, il ne faut pas rester là, ça va être terrible* ». On ne savait pas comment agissaient les Allemands, mais les Belges nous avaient dit qu'ils prenaient tout. Je dis « les Allemands » mais j'ai tort, je devrais dire les nazis, car tous les soldats n'étaient pas nazis.

A l'écoute des récits de ces Belges, mes parents se sont de nouveau dit qu'il fallait partir. De plus, on avait des échos de persécution de Juifs, mais on ne savait rien, rien du tout !

Deuxième exode

Alors, nous sommes parties : ma mère, ma sœur et moi. Pour mon père, c'était très dur de nous voir partir.

Maman avait loué un petit logement en Haute-Vienne, à Saint-Léger-la-Montagne, un village que nous connaissions car nous y étions partis en vacances, une année, avec ma tante et ma cousine. Il y avait, là également, des réfugiés Belges.

Nous y sommes restées quelque temps. Mais ma mère avait laissé ses parents à Paris. Ils étaient vieux et ma grand-mère avait fait un AVC : elle était paralysée et ne pouvait plus parler. Ma mère, qui aimait sa mère, ne tenait plus d'impatience.

Elle disait « *moi je suis là, mais on ne sait pas ce qui se passe* ». Nous recevions du courrier d'une tante paternelle qui avait un restaurant rue des Rosiers, dans le Marais et d'une tante maternelle qui nous disaient « *qu'est-ce que vous faites*

là-bas ? Les Allemands sont très corrects. Il ne se passe rien ici, ne restez pas là-bas, rentrez ! ». Alors, ma mère, qui était très inquiète pour ma grand-mère, décida de repasser la ligne de démarcation.

Première tentative de passage de la ligne de démarcation

Je devais avoir 14 ans. Je m'en souviens très bien !

De là où nous étions, la ligne de démarcation se trouvait à Moulins. En cet endroit, un très grand pont traversait l'Allier. D'un côté, c'était la zone occupée et de l'autre la zone libre.

Nous sommes arrivées avec nos valises. Il y avait là un monsieur de la police française avec son chapeau. Je le revois très bien, il était habillé en civil.

Il regarde nos papiers et voit le nom de mes parents. Mon père s'appelait Moïse et ma mère Esther, avec un nom étranger. Il nous dit « *Vous êtes juifs, n'est-ce pas ?* ». Ma mère dit « *mais non pas du tout, pas du tout, non, non, non... mon mari est né en Pologne, moi je suis née en Moldavie, mais nous ne sommes pas Juifs* ». On ne voulait pas le dire, bien sûr, mais on savait déjà qu'il fallait se méfier.

Ma mère et ma sœur voulaient revenir à Paris, mais moi je m'étais fait des petites amies dans notre village d'adoption. Je n'avais pas envie de rentrer mais ce sont les parents qui décident. Finalement, ce policier nous a refoulées et il a dit quelque chose comme ça (ce ne sont pas les mots exacts) : « *vous me prenez pour un salaud, vous comprendrez par la suite* ». Ma mère était très en colère contre lui.

Elle était très sensible et voulait rentrer pour sa mère, pour ses parents.

Nous sommes donc revenues à Saint Léger. Les gens du village étaient très gentils. Ils nous disaient « *restez donc, on trouvera du travail pour votre mari dans une ferme chez un agriculteur, votre grande fille pourra travailler à la mairie au secrétariat, votre petite-fille pourra continuer à aller à l'école* ».

Deuxième tentative de passage

Mais ma mère n'allait pas bien, elle voulait rentrer à Paris. Jusqu'au jour où elle a dit « *Il faut essayer à nouveau de passer la ligne de démarcation* ». Alors, nous avons essayé une seconde fois, toujours au même lieu de passage. Moi, j'étais apeurée car j'avais très mal vécu notre première tentative.

Cette fois-là, au poste, ce n'était pas la police française, mais des soldats allemands. J'avais peur du soldat, qui était tout jeune. Il regarde nos papiers, et demande vaguement « *Pourquoi voulez-vous rentrer ?* ». Maman a expliqué. Il ne comprenait rien... alors il dit « *Passez* ». Nous sommes donc passées en zone occupée.

Et ça, ça a été fatal, ça a été fatal !!!

Retour en zone occupée à Paris

Nous sommes donc rentrées chez nous. Ma grand-mère est décédée peu après notre retour.

Mon grand-père avait un petit bouton, c'était « le cancer du fumeur », alors qu'il ne fumait jamais. Il en est mort rapidement aussi.

Ma mère a donc pu revoir ses parents, qui se sont donc éteints de mort naturelle, vers l'âge de 75 ans.

Les interdictions juives

Recensement

Je repris donc mes études au collège à Paris où j'allais avant.

Peu à peu, les Allemands ont commencé à dévoiler leurs plans, avec l'aide de l'état français.

D'abord, il a fallu se déclarer en tant que personnes de confession juive. Et là, je ne comprends pas mes parents : pourquoi y sont-ils donc allés ?

Il est certain qu'une des explications est que ma mère avait un immense désir d'être française, et qu'elle voulait donc être toujours en règle et se plier aux lois de la république.

Je fais un petit aparté sur l'intégration...

Quand je vois ce qui se passe maintenant, que les gens n'arrivent pas à s'intégrer, alors que ma mère y était parvenue...

Elle nous racontait que, quand elle est arrivée vers 16 ans, elle fabriquait des imperméables pour un patron dans la journée et allait au cours du soir, pour apprendre le français dont elle ne connaissait aucun mot. Par la suite, elle parlait et écrivait couramment le français.

Elle est devenue une Française à part entière, et je ne comprends pas pourquoi la naturalisation leur a toujours été refusée. Peut-être que cela les aurait sauvés. En tant qu'étrangers, ils étaient encore plus visés.

Le poste de radio

Ensuite, il a fallu porter son poste de TSF au commissariat. Moi, j'étais révoltée. Je disais « *Mais pourquoi, il n'est pas à eux ! Tu l'as acheté, tu l'as payé, pourquoi doit-on leur porter ?* ». Par la suite, nous avons compris qu'ils voulaient nous couper du monde. Aussitôt, mes parents sont allés le déposer. Je me rappelle, je me suis mise en colère, je trouvais ça injuste.

L'étoile juive

Après est arrivé le port de l'étoile. Alors ça, ça a été quelque chose, je peux vous dire que ça a été quelque chose !

Pour moi, je voyais ça, comme si on voulait me marquer. J'en ressentais une honte terrible.

C'est difficile aujourd'hui de comprendre l'ambiance de cette période.

Toutefois, quelques films et livres la décrivent bien, par exemple, le livre « La Suite Française » d'Irène Némirovsky. Je sais que pour la guerre de 14, j'étais très curieuse et je posais des questions à ma mère. Alors, elle me racontait, mais cela m'était difficile à imaginer.

Et donc, à propos de l'étoile juive... Vint le jour de retourner à l'école : je ne voulais pas y aller. Je ne voulais pas sortir dans la rue. Je pleurais... J'ai dû faire souffrir ma mère, vous savez, sans le vouloir ! Elle m'a dit « *Si, si, tu iras à l'école, tu continueras comme si de rien n'était, tu n'as pas à avoir honte, c'est comme ça* ». Moi je pensais « *Elles vont se moquer de moi* ». Ma mère m'a poussée dehors « *Tu vas à l'école !* ». J'y suis allée, et là, je me souviens, j'avais honte, j'avais honte !

Arrivée dans la cour, je me suis rendue compte que beaucoup d'autres élèves portaient également l'étoile : je n'étais donc pas la seule.

Nous sommes rentrées en classe, pour un cours de français. Mademoiselle Lévêque, mon professeur, m'aimait beaucoup, car j'étais sa meilleure élève en composition française, en orthographe et en conjugaison, matières qui me plaisaient beaucoup.

Je dois cela à ma mère, qui était très sévère et regardait mes notes sur le livret. Elle avait d'ailleurs obligé ma sœur à m'apprendre à lire, avant l'âge d'aller à l'école, qui était alors de 5 ans. Et j'ai donc su lire très tôt. J'avais aussi une très bonne orthographe. J'étais toujours la première : c'était toujours zéro faute et quand j'en faisais une, ma mère ne l'acceptait pas. Elle était très sévère pour ça : elle voulait tellement que j'y arrive, et je la comprends !

Alors, donc, mademoiselle Lévêque me regarda devant toute la classe. Elle me dit « *Vous aussi, Colette, vous faites partie de la Voie Lactée ?* ». C'était gentil, mais je devins rouge comme une pivoine. Je m'en souviens comme si c'était hier. J'étais assise et je me suis levée. Je ne savais pas trop quoi dire, alors j'ai répondu : « *Oui, Mademoiselle, et j'en suis fière* ». Il y a des choses très récentes que j'ai complètement oubliées², mais cela m'a marqué, ce port de l'étoile !

Ça a été.... Non, ça n'a pas été le pire... mais je ne le savais pas encore...

² Colette me dit avoir oublié certaines choses, et quelquefois inversé des chronologies. Je ne serais pas surpris que ces effacements soient davantage des actes de résilience face à un passé trop lourd à porter, plutôt qu'à l'âge de mon amie.

Interdiction d'école et de lieux publics

Les jours passèrent ... une nouvelle loi arriva : il était désormais interdit aux élèves juives d'aller à l'école, et nous fûmes éjectées.

Ensuite, arrivèrent les ordonnances. Je ne sais plus à quelles dates. Il nous était interdit d'aller dans les endroits publics, dans les jardins, dans les bibliothèques. Nous n'avions que le droit d'aller au bord de la Seine. Il ne fallait plus avoir de contact avec le public.

Une propagande terrible était faite par les nazis - je ne veux pas dire par les Allemands, car, parmi les Allemands, certains n'y pouvaient rien - disant : « *Ils vous amèneront la peste* », « *Ils sont comme des rats* », etc..., des choses horribles. Quand vous êtes jeune et que vous entendez ça... on ne fait pas la part des choses.

Peur dans les lieux publics

Un autre fait m'est arrivé avec le port de l'étoile.

Nous n'avions pas le droit d'entrer dans les magasins en dehors de l'heure permise. Si l'on était prise, c'était l'arrestation immédiate.

Nous habitions dans le 11^e arrondissement, près de la place Voltaire. Là, il y avait un Monoprix. Un jour, je ne sais pas pourquoi, j'ai voulu y aller à la mauvaise heure. Un homme, jeune, avec un chapeau, me suivait. Je me disais « *Est-ce que c'est un jeune homme qui veut parler à une jeune fille ou un inspecteur en civil ?* ». Il était là, et j'ai eu très peur. Je suis vite repartie, sans y entrer. Je ne sais pas, et je ne saurai jamais ce qu'il voulait, mais j'ai eu très peur.

Dans les cinémas

Comme un jour, mon cousin, qui était marié avec une jeune catholique, nous a proposé « *Allez, les filles, vous êtes toujours tristes, on va aller au cinéma !* ». Cela nous était interdit, et il y avait des rafles au cinéma. Nous y sommes néanmoins entrés. C'était un film avec Renée Saint-Cyr. J'ai tremblé de peur tout le temps, je ne sais même pas ce qui s'est passé dans ce film ! Je n'avais qu'une hâte, c'était de sortir de là.

J'avais encore mon étoile, c'était au tout début. Mon cousin n'aurait jamais dû nous entraîner, lui il était plus protégé. C'est vrai que nous étions tristes, mais je m'étais promis de ne plus y retourner, avec ou sans l'étoile.

Nous étions donc toujours dans cette crainte d'être arrêtées et malheureusement le jour fatal arriva.

Arrestation de mes parents

Les premières arrestations

Peu de temps après, arrivèrent les premières arrestations.

Ma tante était depuis très longtemps à Paris. Elle tenait un restaurant dans le Marais, un quartier où il y avait beaucoup de gens de la communauté Ashkénaze. Vous savez, quand les gens arrivent de pays étrangers, ils ont tendance à se regrouper, car cela leur facilite la vie.

Comme ce restaurant était à côté d'un commissariat, des policiers venaient fréquemment prendre un verre chez ma tante. Elle entendait ce qu'ils disaient, même s'ils tentaient d'être discrets. Les policiers n'étaient pas unanimes, mais beaucoup parlaient de rumeurs incroyables. Certains disaient qu'il y avait des camps où « ils » forcent les gens à travailler.

Ma mère était de plus en plus inquiète, même s'« ils » n'avaient arrêté, jusqu'à présent, que des hommes jeunes et de nationalité étrangère.

Les rumeurs

Un jour, le 17 ou 18 juillet 1942, nous entendons parler de rafles terribles, disant qu'ils vont envoyer tous les jeunes de confession juive pour aller travailler en Allemagne, faire des gilets de fourrure pour les soldats allemands qui se battent sur le front russe.

Ma mère entend cela. Elle était folle. Ils avaient déjà arrêté des hommes, les avaient envoyés dans les camps de travail à Pithiviers. « On » disait que c'était pour travailler, mais sans rien de précis.

Maman... ses filles étaient la prunelle de ses yeux ! Elle ne nous voyait pas partir en Allemagne. Elle se rendait compte, mais nous, pas du tout. Elle se disait « c'est terrible, ces travaux forcés ».

Un jour gravé dans ma mémoire

Cette nuit-là, ma sœur était partie dormir chez Mme Luciani une amie catholique de maman, une ancienne voisine. Mes parents étaient très aimés car ma mère était accueillante et très serviable. Moi, j'étais à la maison. Vers 4 heures du matin, nous entendons des bruits, des bruits, des cris, des coups dans les portes. Ma mère devient complètement hystérique « *Mais qu'est-ce que c'est tout ça ?* », « *On va venir, oh là là !* ».

Nous habitons dans un grand immeuble de cinq ou six étages, qui comportait plusieurs escaliers, le nôtre étant le dernier. Les pas et les cris se rapprochaient. C'était terrible.

Je ne peux vous dire... certains criaient « *Mon Dieu, Mon Dieu* ». Dans les portes, ça tapait, ça criait. Je ne sais pas ce qu'ils criaient.

Et ma mère, c'est là que... vous savez... et je n'oublierai pas... je ne peux pas oublier. Elle m'a prise, a ouvert la porte de notre appartement. Elle a frappé chez un voisin, Monsieur Bouvry, que Maman aidait de temps en temps à se débrouiller, car il était veuf. Je ne connais pas bien l'histoire de cet homme, mais je savais qu'il avait été prisonnier à la guerre de 14. Il avait 2 enfants, il était catholique et très pratiquant.

Lui non plus ne savait pas vraiment ce qui se passait, mais il devait en avoir un peu conscience. Maman a demandé « *monsieur Bouvry, pouvez-vous garder Colette un petit moment ?* ». Il a dit « *Oui, bien sûr* », et m'a fait entrer chez lui.

J'entendais des cris dans le couloir. J'étais complètement affolée. Je lui disais « *Mais qu'est-ce qui se passe ?* » et aussi « *Je veux rentrer, je veux aller voir maman* ». J'avais presque 16 ans, mais comme j'avais été élevée dans les jupons de ma mère, je n'étais pas plus mure qu'un adolescent d'aujourd'hui de douze ou treize ans.

Notre immeuble était ancien, assez vétuste. Les fenêtres de cuisine de Monsieur Bouvry et celles de mes parents se faisaient face. Il devait donc voir et comprendre. Il me répondait « *Oui, oui, attends encore un peu que ça se calme* ». Moi, j'étais impatiente, je voulais rentrer. Alors, il me disait encore « *Attends, attends* ». Au bout d'un moment, il est allé voir, puis il est revenu, et là, tout s'est écroulé. Je vous assure, tout s'est écroulé. Il m'a dit « *tu sais, ma grande, il va falloir que tu sois bien courageuse, car ton papa et ta maman, ils sont partis* ».

Oh, ça a été l'écroulement, ça a été l'écroulement !

Avant de me laisser à Monsieur Bouvry, ma mère lui avait dit « *Ne laissez pas Colette sortir, il y a un inspecteur qui est là. Nous devons faire nos valises je ne veux pas qu'elle sorte. Elle serait arrêtée aussi* ». Elle m'a redonné la vie une deuxième fois, car ils m'auraient emmenée pareillement. Et quand il m'a dit ça, je me rappelle encore que j'ai eu une colique effrénée, une diarrhée incroyable. Ce n'est pas beau à dire, mais c'est resté dans ma tête. Ces choses-là, c'est ridicule... Mais j'ai été prise d'une énorme diarrhée.

C'était la première fois qu'ils arrêtaient des femmes et des enfants. En effet, j'entendais les enfants dans la cour notre l'immeuble, car lorsqu'il y avait des enfants avec leurs parents, ils les embarquaient aussi. C'était terrible.

Par la suite, j'ai voulu retourner devant cet immeuble, mais mon mari ne voulait pas. Il faisait toujours un détour quand on passait par là, parce qu'il savait que j'étais trop malheureuse. Si j'ai perdu mes parents très jeune, j'ai eu un mari très bon et très compréhensif.

Souvenirs inoubliables dans une vie

Alors, je suis rentrée à l'appartement. Là, il y avait des vêtements partout, le lit était défait, je me souviens que la cafetière était renversée.

Pour moi, depuis lors, un lit défait, c'est toujours l'image d'un départ tragique.

D'ailleurs mon mari, le savait parfaitement, qui refaisait rapidement le lit quand je n'étais pas bien...

Sur ces entrefaites, ma sœur est arrivée, et nous nous sommes mises à pleurer toutes les deux. Ah, ça a été une époque terrible...



Photo prise en 1942, la dernière avant la rafle.

C'était en famille, à la campagne, deux mois avant la rafle.

Je suis assise, au milieu, la tête baissée. Maman et ma sœur sont à droite.

Nous étions dans la maison de ma tante maternelle, à Mitry Mory.

A gauche, une cousine catholique qui nous a protégées,
en particulier, les jours de la libération.

À la recherche de mes parents

Première recherche

J'avais une petite amie de classe, Lucienne Germain, dont le papa était commissaire. A la fin de cette matinée, je suis allée en trombe chez ce monsieur. Forcément, il n'a pas voulu se mouiller. Il m'a dit « *Je ne sais pas, tu apprendras par la suite, tu auras des nouvelles par la suite* ». Il n'a rien voulu dire et je me disais « *Peut-être qu'il sait, peut-être que non* »...

Essayer de revoir nos parents

Un jeune homme avait dit à ma sœur qu'à un certain endroit de Drancy, il y avait un grillage d'où l'on pouvait apercevoir les balcons de ces gratte-ciel. Et il disait qu'il avait pu apercevoir mon père. Alors ma sœur me dit : « *on va faire la même chose, on va essayer de voir Maman* ».

Nous y sommes allées. Ma sœur dit : « *Voilà Maman !* ». Elle l'avait reconnue grâce à son gilet que ma mère avait tricoté avec des laines de récupération, qui faisaient des bandes de différentes couleurs aisément identifiables. Moi, je ne la voyais pas, car j'étais myope, ce que je ne savais pas, même si je m'étais bien rendu compte le tableau de l'école était tout brouillé. Je disais « *Est-ce que tu vois Maman ?* ». Ma sœur répondait « *Oui, oui, regarde, c'est son gilet !* ». Alors, je me suis mise à pleurer.

Ma mère, qui avait une vue perçante, nous avait aperçues et c'est pour cela qu'elle avait écrit la lettre dont je parlerai plus loin.

Elle a dû penser quand elle a vu arriver toutes les jeunes femmes, que nous avions aussi été arrêtées. Elle a dû beaucoup souffrir à cette idée, je pense...

Ma sœur est retournée une ou deux fois au grillage. Moi je n'y allais pas, car je ne parvenais pas à la voir.

Par la suite, elle n'a plus rien vu et nous avons compris qu'ils étaient partis pour une destination inconnue. Ils ne sont pas restés longtemps à Drancy : probablement dix ou douze jours.

Ça, c'était au tout début. Nous ne savions pas ce que nous allions devenir avec ma sœur. Et nos parents, allaient-ils revenir ?

Une lettre de ma mère

Quelques jours après la rafle, alors que je descendais l'escalier de mon immeuble, je croise un jeune policier qui monte. Je commence à trembler. Alors il me dit « *Je cherche mademoiselle Loubelsky* ». Je n'ai pas répondu. Mais il me dit « *J'ai une lettre de sa maman* ». Alors je lui ai répondu « *C'est moi, mademoiselle Loubelsky* ».

Alors, il m'a jeté la lettre que, bien sûr, il n'aurait dû ni prendre, ni me donner. Il me l'a apportée, car c'était un brave homme. Hélas, avant que je n'aie pu lui poser la moindre question, il avait dévalé l'escalier et était parti en courant.

Ma mère avait dû jeter cette lettre, je ne sais pas comment. Alors, quand a-t-elle été émise ? Quand ils sont sortis, peut-être ? Je ne sais pas, je ne le saurai jamais. Beaucoup de personnes ont jeté des lettres au moment où on les embarquait dans les wagons plombés, par de petites ouvertures.

Quelques phrases gravées dans ma mémoire

Dans cette lettre, Maman expliquait qu'elle avait été séparée de Papa mais qu'on les avait regroupés ensuite, ce dont elle était très contente, et qu'ils allaient partir pour une destination inconnue - c'était le terme qu'elle avait employé. Elle ne voulait pas écrire nos noms et prénoms car elle avait peur. Ainsi, elle avait écrit « *Toi ma grande, tu serviras de mère à ta petite sœur pendant que je ne suis pas là jusqu'à mon retour ; et toi, (je ne sais plus comment elle m'appelait) tu obéiras à ta grande sœur* ».

J'ai conservé cette lettre très longtemps et je l'ai perdue dans mes différents déménagements. C'est infiniment dommage... je la lisais souvent et à chaque fois je pleurais. Mon mari, ça l'ennuyait.

Nos recherches après la guerre

A la fin de la guerre, les rescapés des camps ont été rapatriés à l'hôtel Lutétia, à Paris, où ils étaient pris en charge par la Croix-Rouge... Nous y sommes allés. L'état des rescapés était absolument terrible, c'étaient de vrais squelettes. Nous n'osions pas même les regarder. Certains ne parlaient plus. Nous avons montré des photos de nos parents, mais hélas, nous n'avons obtenu aucune information sur eux, rien du tout.

Ce que je sais, maintenant

Il n'y a pas tellement longtemps, j'ai obtenu l'acte de décès de mes parents. J'ai dû écrire à Nantes où ils ont des renseignements sur tout.

Ils m'ont appris que mon père était parti par le convoi numéro 11, qu'il était arrivé à Auschwitz à telle date, et qu'il était décédé du typhus à l'hôpital d'Auschwitz.

Mais pour ma mère, je n'ai rien su. On n'a retrouvé aucune trace d'elle. C'est terrible de ne pas savoir. Était-elle morte au Vélodrome d'Hiver ? Pendant le convoi ? Je n'en sais rien. J'ai seulement appris qu'ils l'avaient d'abord emmenée au gymnase dans le 11^e arrondissement où nous habitons, où ils avaient été regroupés.

En l'absence d'information sur les conditions de disparition de ma mère, j'ai toutefois demandé un acte de décès, parce que je me suis dit « *bon, c'est normal, voilà* ». La Mairie du 11^e arrondissement me l'a donc délivré.

Conséquences de ces arrestations

Réagir et travailler

Ma sœur et moi, nous sommes restées dans l'appartement. Une assistante sociale venue je ne sais plus d'où, me dit « *Il n'est plus question de poursuivre des études, il faut que tu travailles* ». Ma sœur avait fait l'école Pigier, elle était une très bonne sténodactylo, très rapide. Moi je suis très lente, je parle doucement, je fais tout doucement... comme était maman. Ma sœur, c'était le contraire, c'était une pile électrique, comme papa, et elle travaillait très bien.

Ma mère travaillait pour une entreprise d'imperméables. Quand son patron a su que ma mère avait été raflée, il a été très chagriné et il a dit à ma sœur « *Mais qu'est-ce que vous allez faire, toutes les deux ?* ». Il lui a dit : « *Toi, ma grande, tu vas travailler au secrétariat* », ce qu'elle fit.

Quant à moi, l'assistante sociale a décrété qu'on allait me mettre en apprentissage pour faire des chapeaux. À l'époque, les dames portaient des chapeaux. C'est étrange, car je n'ai pas tellement de goût pour la toilette ou pour la décoration et je ne savais pas coudre, alors que Maman savait coudre même sans avoir appris : elle faisait tous nos vêtements. Nous étions d'ailleurs toujours habillées pareil, toutes les deux...

J'ai d'abord fait un apprentissage à l'école pour enfants juifs de l'ORT³, rue des Saules (Paris 18e). Cette institution existe toujours, rue des Rosiers à Paris. Dès septembre 43, j'ai été embauchée pour faire ces chapeaux.

Le soir, il fallait souvent faire des horaires tardifs, et mon employeur - M Barrier - voulait que je reste tard. Mais compte-tenu du couvre-feu pour les juifs, il fallait que je parte à temps rentrer chez moi avant 20h. Alors, M Barrier et sa femme disaient qu'ils n'aimaient pas embaucher des juifs car cela leur apportait bien des soucis.

Les restrictions

Pendant ce temps, les arrestations continuaient. Ma tante maternelle, Adèle, qui avait un peu d'argent, est alors partie se réfugier en Savoie, mais ma tante paternelle qui tenait le restaurant est restée. Elle nous faisait souvent manger chez elle, parce qu'avec les lois antisémites, nous n'avions le droit d'aller dans les boutiques d'alimentation que de onze heures à midi. Pour les boutiques de

³ ORT est un acronyme, donc à prononcer comme un mot. Madame Laure Fourtage, responsable des archives de l'ORT France, a bien retrouvé la trace de Colette dans le registre des élèves inscrits à Paris entre 1940 et 1943 et dont l'original se trouve au Centre de documentation juive contemporaine (Mémorial de la Shoah) à Paris. Le registre indique que Colette a fait partie des élèves du cours de Modes (appellation de l'époque pour les élèves fabriquant des chapeaux), qu'elle y est entrée le 24 août 1942 et en est partie le 30 juin 1943. Que madame Fourtage soit remerciée pour son aide !

vêtements, c'était de deux heures à trois. Mais il nous était impossible d'y aller, puisque nous travaillions à ces heures-là.

Alors, oui, avec les restrictions, je peux vous dire qu'on a eu faim et froid.

Un soir de désespoir absolu

Je me souviens, c'était lors de l'hiver 43, un hiver très rude. Pour nous chauffer, nous n'avions qu'un poêle : une Salamandre. Pour pallier au manque de charbon, nous fabriquions des boules de papier avec des journaux mouillés qu'on laissait sécher. Cela servait à compléter nos quelques boulettes de vrai charbon.

Nous habitions toutes les deux dans l'appartement de nos parents. Et comme je rentrais la première, elle me demandait d'allumer la salamandre avant son retour.

Et moi, en ce soir-là d'hiver 43, j'essayais d'allumer le feu, mais ça ne prenait pas, ça ne prenait pas !

Il faisait noir car il n'y avait plus de courant, le froid était glacial, on n'avait pas à manger, pas de charbon, j'étais toute seule dans cet appartement, j'ai pensé à mes parents, et je n'arrivais pas à allumer le feu. Alors un désespoir absolu m'a pris.

Je me suis laissé glisser le long du mur, je me suis assise par terre et je me suis mise à pleurer toutes les larmes de mon corps. J'avais envie de m'engloutir dans la terre. J'étais désespérée, tout s'est mélangé. C'était terrible. Ce jour-là ne s'oublie pas.

Autres souvenirs douloureux

Je me rappelle aussi très bien que, longtemps, j'ai respiré les vêtements de ma maman. Comme je l'ai dit, elle était très affectueuse avec moi, j'étais souvent sur ses genoux. Elle me faisait des bisous et quand elle a disparu, j'essayais de retrouver son odeur à travers les draps et les vêtements que je trouvais dans l'appartement. Je m'enfouissais dedans. Cette odeur, c'était comme le pain qui sort du four. Mais ensuite, l'odeur a disparu, et cela a été très douloureux pour moi.

Ma mère aimait beaucoup l'opéra. Elle en chantait très bien les grands airs, par exemple Lakmé ou Madame Butterfly. Après la rafle de mes parents, j'écoutais parfois ces opéras diffusés par la radio d'un voisin, à travers la cloison. Alors, je mettais mon oreille contre le mur et je pleurais.

Maman avait fait couper ses longs cheveux au début de la guerre. Je les ai récupérés. Je les conserve toujours, et je les regarde encore souvent, ainsi qu'un foulard qui lui appartenait. C'est tout ce qui me reste d'elle.

Ce sont des moments très forts, inoubliables dans une vie.

Transformations physiques

Vous savez, c'est bizarre... Ma sœur a grossi énormément et moi également. J'ai l'impression que nous avons été grosses, comme ça, brutalement. Il y a des gens qui disaient « *On les voit les gens qui mangent et qui font du marché noir* » alors qu'on n'avait pas d'argent. On mangeait n'importe quoi.

Un jour, ma sœur est rentrée, elle me dit « *J'ai eu une boîte de pâté* ». Je lui ai dit « *Une boîte de pâté ?* ». Elle m'a répondu « *Tu ne me demandes pas, tu manges !* ». On ne mangeait rien et pourtant nous étions grosses.

Je ne sais pas pourquoi nous avons grossi comme ça. Il y a plein de choses qu'on ne saura jamais.

Vivre dans la peur

Des policiers venaient souvent dans le restaurant de ma tante paternelle. Ils lui disaient « *Vous savez, il faudrait vous en aller* ». D'autres personnes aussi nous disaient : « *Il ne faut pas rester là, ils vont revenir, ils vont vous arrêter* ». Nous avions encore notre étoile à l'époque. On était bêtes, on ne nous avait pas arrêtées, alors on continuait à vivre dans l'appartement de nos parents, avec ma sœur.

Madame Faucherand, la concierge de notre immeuble était très gentille. Quand une famille était arrêtée ou qu'elle était partie en zone libre, elle devait le signaler, de sorte que les Allemands puissent mettre des scellés sur la porte de l'appartement inoccupé, et venir prendre les meubles.

Vivre et se cacher

Madame Faucherand était très dévouée. D'ailleurs, par la suite, elle nous a dit qu'au moment de la rafle, elle avait fait de grands signes à nos parents par la fenêtre mais ils n'avaient pas compris.

Certains ont dénoncé, mais d'autres, au contraire, ont caché des personnes. Elle, elle a pris de vrais risques pour nous protéger ! (Après coup, j'aurais dû demander qu'elle figure sur la liste des justes, mais je ne savais pas que ça existait).

Madame Faucherand nous a dit « *Ne restez pas dans votre appartement la nuit* ». En effet, il y avait le couvre-feu, nous n'avions pas le droit de sortir entre vingt heures et six heures. Ils savaient donc qu'ils pouvaient nous arrêter dans notre appartement chaque nuit.

Donc, elle nous a dit « *voilà ce qu'on va faire !* ».

Tous les soirs, elle défaisait les scellés d'un appartement inoccupé, dont les propriétaires étaient partis en zone libre, et nous y faisait entrer. Nous allions dormir dans cet appartement vide, non chauffé et sans lumière. Or cet hiver était extrêmement rigoureux. C'était très dur ! J'avais un énorme cafard.

Le matin, madame Faucherand défaisait les scellés et nous faisait sortir. Nous allions vite faire notre toilette dans notre appartement, et partions travailler. Madame Faucherand remettait ensuite les scellés de l'appartement inoccupé.

Nous avons très peur que notre stratagème ne soit découvert et dénoncé, car il nous fallait sortir et traverser la cour discrètement pour aller d'un appartement à l'autre.

La vie continuait, toujours dans cette peur et ces restrictions.



Quelques photos de moi, après la rafle (fin 1942 et 1943), prises par le papa d'une cousine, photographe. J'étais très triste.



moi

mon amie Justine

Peu après la rafle, avec mon amie Justine dont les parents avaient été également raflés le même jour. Justine n'avait ni sœur ni de frère rescapé. Nous nous sommes perdues de vue par la suite.



Au bord de la Seine car tout autre lieu nous était interdit.

Vivre sous une fausse identité



Etablir de faux papiers

Peu à peu, les rafles devinrent de plus en plus nombreuses, et nous avons dû trouver, avec ma sœur, des moyens pour ne pas être arrêtées.

On commençait juste à se douter de ce qui se passait et on pensait que c'était encore pour aller travailler en Allemagne. Un travail dur, forcé, mais on ne savait rien.

Un jour, je ne sais plus qui, nous a dit « il ne faut plus porter l'étoile, il faut vous faire faire des faux papiers ».

Ma tante maternelle avait un fils, Loulou. Ma tante lui avait loué une chambre dans le 13^e arrondissement, quand il était encore jeune homme. C'était une garçonnière et elle avait laissé la clé de cet appartement à son fils. Il était français, et je crois qu'il n'a jamais voulu porter l'étoile.

Mon cousin habitait maintenant avec sa femme dans un autre quartier de Paris, mais il avait toujours cette petite chambre. Nous avons alors discuté avec le peu de famille qui nous restait et ils ont décidé que nous irions y habiter toutes les deux, qu'on se ferait faire de faux papiers, que nous enlèverions notre étoile et que nous continuerions à travailler.

Je me rappelle que j'ai décousu mon étoile.

Quelques souvenirs...

Nous n'avions droit qu'à un petit nombre d'étoiles, peut-être 3, qu'il fallait coudre et découdre sur les vêtements. Les agents qui faisaient des contrôles vérifiaient si elles étaient bien cousues en passant un crayon entre le vêtement et l'étoile. Souvent, ils disaient « C'est mal cousu ! ». C'était terrible, ce sont des détails incroyables, des méchancetés.

Certains agents de l'état n'ont pas accepté. Par exemple, monsieur Babin, qui connaissait bien ma tante, a démissionné car il ne voulait pas faire ce travail. Mais d'autres continuaient.

Sur nos vraies cartes d'identité, il était noté à l'encre « Juif ». Comme certains avaient trouvé le moyen d'effacer cette inscription, les Allemands avaient inventé une parade : ils perforaient « Juif », donc on ne pouvait plus tricher.

Difficulté d'obtenir la nationalité française

Pour faire une parenthèse, mais importante, je me rappelle que ma mère ne voulait pas que ses enfants soient des étrangers. Elle disait « *Elles sont nées ici en France, elles sont françaises* ».

Elle voulait qu'il soit inscrit que nous étions nées à Paris, que nous étions françaises et que nous n'avions pas le droit de changer même à la majorité. Et de fait, elle l'avait obtenu de l'administration, à la faveur d'une loi qui n'existe plus.

Ma mère aurait aussi voulu la nationalité française pour elle-même. Elle n'a jamais compris pourquoi on la lui a refusée, alors qu'elle était là depuis longtemps (elle était arrivée à quatorze ou quinze ans), qu'elle travaillait en France, et qu'elle avait eu des enfants nés sur le sol français.

Mes parents avaient des passeports de réfugiés russes, c'était encore l'époque des tsars, des cosaques, et la Russie mettait le grappin sur les petits états. Peut-être leur origine était-elle la raison du refus de leur naturalisation ? C'est possible.

Et même aujourd'hui...

Nous étions donc devenues françaises, par cette fameuse "loi par déclaration". J'en conserve le justificatif.

Lorsque, récemment, quand j'ai refait refaire ma carte d'identité, le personnel de la mairie a vu que mes parents étaient de nationalité Russe. Ils m'ont dit : « *Comment êtes-vous devenue française ?* ». J'ai répondu « *Par déclaration, grâce à une loi de l'époque. Ma mère avait fait une déclaration comme quoi nous étions françaises, sans possibilité de changer à la majorité* ». Ils m'ont dit « *Oui, donc vous êtes française par déclaration* ».

Je leur expliquai que j'étais également française par mon mariage, puisque mon mari était français. Ils me répondirent « *Oui, mais si vous êtes française par mariage, vous auriez dû demander, au moment où vous vous êtes mariés, à devenir française* ». Je leur expliquais, une nouvelle fois que « *Je l'étais, française, monsieur, je l'étais !* ». C'est l'administration... et j'ai quand même réussi à avoir ma carte d'identité !

Mon fils m'a dit « *Garde soigneusement ton justificatif. Si tu perds ta carte d'identité, tu pourras la refaire plus facilement* ». Car apparemment, je n'étais pas si française que ça, tout en étant née sur le sol français, en étant déclarée par ma mère, mariée à un français de souche parisienne, et avec un fils qui avait fait son service militaire.

Ceci est une parenthèse un peu drôle.

Ma fausse carte d'identité

Nous avons obtenu nos fausses cartes chez le boucher de ma mère. En effet, on trouvait de la marchandise à droite et à gauche : des chaussures chez l'épicier, du beurre chez le cordonnier ! C'est ainsi que nous avons acheté nos faux papiers chez le boucher.

C'étaient des vraies cartes, volées par des résistants qui travaillaient dans les mairies, pour les donner aux gens. Enfin... elles n'étaient pas vraiment données, et on les a payées très cher, ma sœur et moi.

Sur la carte, il y avait ma vraie date de naissance, ma photo, mais tout le reste était faux. Il me fallait choisir un nom. Comme je m'appelle Colette, j'ai opté pour Nicole. Et à la place de Loubelsky, j'ai choisi Lebet. Je m'appellerai donc Nicole Lebet.

Ce qui est drôle, c'est que cette carte émanait de la Charente. Je me suis dit récemment « *C'est drôle la destinée, car me voilà en Charente-Maritime maintenant !* ».

Et ça, il fallait me le rentrer dans la tête, et je me répétais « *je m'appelle Nicole Lebet* ». Il m'a fallu apprendre par cœur le nom des parents, que j'étais née à Saint-Nazaire, etc... J'avais tout potassé et préparé mes réponses. Si l'on m'avait demandé des renseignements sur cet endroit, j'aurais dit « *Je suis partie de là-bas, j'étais tout bébé* ». Il fallait broder sur cette carte, car ils étaient vicieux.

Les contrôles d'identité

Je n'ai jamais été arrêtée mais j'ai eu des contrôles. Les Allemands étaient très méfiants et je me sentais coupable. Je savais que c'était des faux, j'avais très peur... et je ne sais pas si je l'étais avant, mais je suis restée froussarde, car notre mère nous avait tellement habituées à la légalité et que brusquement je rentrais dans l'illégalité.

Un homme que j'admire énormément et que je vénère beaucoup, c'est Jean Moulin car il a réussi à ne pas parler sous la torture et moi, ça, j'aurais été incapable de le faire et j'aurais parlé. S'il y en a qui ont fait de la résistance à mon âge, moi, je n'aurais pas pu, et ma seule préoccupation était de ne pas être arrêtée.

Nous allions dormir avenue d'Italie et manger chez ma tante. Parfois, on ne mangeait pas, ou bien encore on achetait n'importe quoi...

Les vies brisées par cette guerre

Plus tard, les Allemands ont commencé à perdre sur le front. Ils devenaient de plus en plus mauvais.

J'admire Madame Faucherand, ma concierge, qui a caché une petite juive chez elle et qui n'a pas été récompensée parce que son mari est parti avec la jeune fille. Cela m'a bouleversée. Comment a-t-elle pu faire ça ? Le mari, je n'en parle pas.

Mais, elle, comment a-t-elle pu accepter ? J'ai trouvé que c'est à vous dégoûter de faire des bonnes actions. Il y a eu beaucoup de choses terribles au moment de la guerre évidemment.

Et, elle, la fille, peut-être qu'elle a eu peur, aussi ? Je n'en sais rien. Souvent, on ne sait pas ce qui se passe.

Ce sont des conditions, c'est comme dans les attentats : on ne sait pas comment on peut réagir et avec toute cette violence qu'il y a maintenant, que je n'ai pas connue avant...

Ces périodes de guerre ont brisé beaucoup de familles par toutes ces disparitions mais elles ont eu aussi des conséquences pour ceux qui devaient continuer à vivre.

Mon mariage

Rencontre avec mon mari

Ensuite, j'ai rencontré Fred, mon futur mari, chez mon cousin Loulou et chez ma tante. Il y venait tout le temps, car il avait très peu d'autres amis. Ma tante voulait que je me marie avec quelqu'un de la communauté et ce qui n'était pas le cas de Fred. Ça déplaçait donc à ma famille qu'il se marie avec moi.

Nous avons eu beaucoup de mal à obtenir notre mariage, parce que j'étais mineure. J'avais 20 ans quand je me suis mariée tandis que la majorité était alors à 21 ans. En l'absence d'acte de décès de mes parents - nous n'avions qu'un papier mentionnant que mes parents avaient disparu - il fallait donc que je sois émancipée pour pouvoir me marier.

Émancipation et division dans la famille

Il a donc fallu réunir un conseil de famille.

Ma tante paternelle nous invitait souvent à venir manger chez elle. Par contre, ma tante maternelle ne s'occupait que d'elle-même. Une grande tante lui avait même dit « *Tu es malheureuse, car ta sœur n'est pas revenue et elle est morte, alors occupe-toi de ses filles !* ». « *Ça je ne veux pas* » répondait-elle. Par contre, pour me mettre des bâtons dans les roues en ne voulant pas que je me marie avec un chrétien, elle était bien là !

Il a donc fallu réunir un conseil de famille. Ma sœur n'était pas très enthousiaste non plus. Elle m'avait dit « *Tu sais, tu te maries en dehors de la communauté, ce n'est pas bien, nos parents sont morts* ». Moi, je lui répondais « *Je veux me marier, on s'aime et il est gentil* », car je recherchais une famille, un foyer.

Je me souviens que j'étais mauvaise, que je criais et leur disais « *Oui, j'irai vivre avec lui, et si j'ai un enfant, ce sera un bâtard, et ce sera de votre faute* ». C'est vrai qu'on s'est mariés sans trop se connaître. Au total, ça a très bien marché, et j'ai eu beaucoup de chance !

Comme Fred était ami avec Loulou, j'avais dit « *Je vais mettre mon cousin Loulou comme tuteur* ». Ma sœur ne voulait pas et disait « *C'est moi ta tutrice* ». Moi j'ai dit « *On va mettre Loulou, c'est un homme* ». Je me disais qu'il serait favorable, alors ma sœur a été la subrogée tutrice. Un conseil de famille a donc été constitué par le tribunal, et il a nommé les tuteurs.

Et après cela, il a fallu retourner au tribunal, pour savoir si on allait me donner l'autorisation de me marier. Je me souviens très bien, c'était dans un petit bureau. Dans mon conseil de famille, il y avait autant de voix 'pour' que de voix 'contre'.

Compte tenu de l'égalité des votes, le président du tribunal a tranché pour le 'Oui', conformément à la loi, et nous avons donc pu nous marier.

Avant notre mariage

Nous nous sommes connus huit ou neuf mois avant de nous marier, pas davantage. Je repense aujourd'hui « *Comment ça a pu marcher, alors qu'on ne se connaissait pas ?* ». C'était un risque auquel je ne songeais pas.

Pendant ce temps, j'ai récupéré le logement de mes parents, avec difficulté parce que des gens s'y étaient installés (il a fallu que Fred, qui connaissait des personnes à la Mairie du 11e, intervienne pour que je puisse le réintégrer). Je retournais donc y habiter. Cela m'a été très dur, d'autant plus que j'y étais seule, ma sœur s'étant mariée entre temps.

Comme Fred n'habitait pas loin, je venais chez lui pour qu'il me console de la perte de mes parents. J'ai souvent pleuré sur son épaule. A l'époque, il n'y avait pas les psychologues que nous aurions aujourd'hui après de tels évènements, et c'est mon mari qui a joué ce rôle pour moi.

A la fin de la guerre

La situation économique de la France était très compliquée. Je me souviens qu'en mars 46, on m'a présentée à un groupe d'éclaireurs israélites. Ils m'ont fait passer des tests intellectuels et ils étaient bons. On m'a alors proposé de corriger des tests d'orientation professionnelle. Ma réaction a été « *Mais je ne saurai pas !* ». Ils m'ont répondu « *Tu verras, il y aura des grilles, tu corrigeras* ». Je faisais donc des corrections chez les éclaireurs.

Les préparatifs de mon mariage

En 46, il n'y avait presque pas de tissu sur le marché. On m'a cependant donné un bon pour en acheter. J'avais pensé à une robe blanche. Mais mes parents n'étaient plus là, mon mari avait eu une vie mouvementée : il avait été blessé, prisonnier en Allemagne, évadé, et il n'avait plus de famille non plus. Nous n'avions pas d'argent. Je n'allais pas faire un mariage en tralala.

Alors j'ai pensé « *Je vais prendre un tissu qui pourra me servir par la suite* ». Je me suis donc mariée dans une robe de lainage marron, que j'ai portée par la suite quand je sortais. Je l'avais fait faire sur mesure parce que, à l'époque, on pouvait se faire faire des vêtements par des couturières. Ça ne coûtait pas cher, alors que maintenant ce ne serait plus possible.

Nous nous étions aussi acheté des bonnes chaussures car nous n'avions rien.

Le jour du mariage

Nous nous sommes mariés en 46. Notre mariage était bâclé. A la mairie, on n'était que 5 : les deux témoins, mon cousin et nous deux.

Puis mon cousin nous a offert le restaurant chinois, ce qui, à l'époque, était quelque chose de tout nouveau. Ce n'était pas comme maintenant : ça coûtait

cher, c'était extraordinaire. Il était situé près du jardin du Luxembourg, et je me souviens qu'il était bien joli.

Ensuite, nous sommes allés boire un verre à la rhumerie martiniquaise. Cela a été mon mariage. Puis chacun est rentré chez soi et nous étions mariés.

Ma sœur était au mariage ainsi que ma tante paternelle. Par la suite, comme elle avait marié ma sœur un an auparavant, elle se dit « *Je vais faire aussi un repas pour Colette* ». Il y avait moins de monde, mais elle nous a offert un cadeau.

Ma tante maternelle, qui n'était pas trop d'accord, n'a rien fait et nous a offert un petit cadeau de rien du tout par rapport à celui de ma sœur.



Et ensuite...

La première année de notre mariage a été compliquée car j'étais très blessée par tout ce que j'avais vécu, et certainement pas facile à vivre.

Ceci synthétise en quelques mots notre vie de couple, mais ne peut résumer les 64 ans passés ensemble.

Oui, j'ai eu un très bon mari malgré quelques disputes comme dans tous les couples. Après son décès, il a fallu que je trouve le moyen de me reconstruire et de vivre seule, même si mon fils et ma belle-fille me rendent visite chaque semaine depuis que je suis à La Rochelle.

Avec mon mari en 1969,
à La Gault la Forêt, dans la Marne

Se reconstruire

Trouver une association pour parler

A Paris, un jour, j'ai trouvé un article de journal sur l'association « Passerelles ». Mon mari m'a dit « *Tu devrais t'inscrire : peut-être que cela te ferait du bien de parler !* ».

En effet, Passerelles est un lien réunissant les rescapés des camps, les enfants de déportés, et les enfants cachés. Je m'y suis inscrite et c'est vrai que je suis tombée sur des gens très bien !

D'une part, Passerelles supplée au manque de suivi psychologique qui nous aurait été nécessaire après de tels événements, grâce à une écoute téléphonique attentive. D'autre part, elle conseille pour les démarches administratives, et éventuellement apporte une aide financière.

Quand j'ai déménagé de Paris à Nice, j'ai retrouvé la même association sur place. Là, elle possédait même un local où nous pouvions nous rencontrer. Nous y prenions un petit goûter, et Passerelles organisait des activités et des sorties. Nous pouvions y apprendre l'informatique, l'anglais, l'hébreu, etc... Parmi nous, il y avait très peu de rescapés des camps, nous étions presque tous des enfants de déportés ou des enfants cachés ; alors on parlait parfois de notre histoire, mais finalement très peu.

Différentes destinations avant de s'établir définitivement

De Paris, j'ai déménagé aux Sables-d'Olonne, puis des Sables à Nice, de Nice à La Rochelle.

J'ai quitté Paris en 2007. Mon mari et moi, nous étions déjà vieux. Mon mari avait 7 ans de plus que moi. Nous avons d'abord suivi notre fils aux Sables-d'Olonne. Mais aux Sables, c'était bien l'été, mais tout à fait mort en hiver ! Mon mari, habitué à Paris, ne se plaisait pas aux Sables-d'Olonne. Il commençait d'ailleurs à être malade, il s'est même fait opérer à La Roche-sur-Yon.

Puis, nous nous sommes installés à Nice, mais mon mari est mort deux mois et demi après notre arrivée. J'y suis restée 2 ans après son décès.

Je suis venue à La Rochelle depuis 2012, pour me rapprocher de mon fils Éric et de ma belle-fille. Souvent, je dis à Éric « *Maintenant tu es sûr que tu vas te plaire là ? J'ai déposé mes valises car j'ai 89 ans et demi et moi maintenant je ne déménage plus !* ».

A mon âge, il m'est dur de déménager. Car quand on déménage, il faut tout refaire, prendre ses repères.

Combattre la solitude

Je ne sais pas pourquoi, mais je me suis fait des connaissances partout où j'allais. Au début, je ne parlais pas, mais maintenant, croyez-moi, mon mari m'a appris à parler : il était représentant de commerce. Bavard, il m'a appris à communiquer !

Je me suis donc fait des amis à Paris, aux Sables-d'Olonne, à Nice... Ils me téléphonent encore de temps en temps pour savoir comment je vais. Ça me fait plaisir.

Je suis contente de voir les infirmiers, même s'ils ne restent que deux minutes : je les aime bien.

Mes visiteurs bénévoles

Heureusement, j'ai aussi des bénévoles.

Quand j'ai quitté Nice, une dame qui était dans ma situation, m'a dit « vous savez il y a les petits frères des Pauvres qui peuvent vous contacter » mais je lui ai répondu « *il faut être catholique !* ». Elle m'a dit « *Non, pas du tout, ce sont les Petites Sœurs des Pauvres qui sont catholiques, mais les "petits frères des Pauvres" acceptent tout le monde, on n'est pas obligé d'aller à l'église* ».

Quand je suis arrivée à La Rochelle, j'ai cherché dans l'annuaire et je ne les ai pas trouvés. Je me suis dit qu'il n'y en avait peut-être pas partout. Vous savez c'est difficile d'être seule, c'est dur.

Puis un jour, cherchant dans les pages jaunes de l'annuaire, je vois les « petits frères » sur Rochefort. Je téléphone immédiatement. Une dame me répond et me dit « *Vous êtes sur La Rochelle ? J'y vais aujourd'hui !* ».

Je lui explique où j'habite et elle me dit qu'elle est en visite dans mon quartier. Elle est venue et le courant est passé tout de suite. Cela faisait deux ans qu'elle essayait de monter un groupe à La Rochelle mais elle n'y avait pas de local. Aussitôt, elle m'a adressé une visiteuse, puis un monsieur (monsieur André) qui continue de me voir.

J'ai aussi une visiteuse du Centre Social. Avec eux, nous faisons parfois des sorties. Ils sont très dévoués.

Créer une amitié

La responsable des petits frères des Pauvres de Rochefort m'a dit un jour « *Vous, vous allez vers les autres. C'est à cause de ça que vous avez de la chance* ». Car j'étais bien entourée par rapport à d'autres personnes.

Je n'ai jamais fait de bénévolat dans ma vie, cela ne se faisait pas autrefois.

Mais c'est vrai qu'il faut aller vers les autres. Quand je suis arrivée ici, j'ai dit bonjour aux gens en bas de mon appartement. Je parlais du temps qu'il fait, je disais un petit mot. Vous voyez ce que les gens répondent.

Un jour, je me suis fracturé l'épaule et c'est à cause de cela que j'ai connu le service infirmier. J'avais mal et mon épaule me fait encore mal. Donc quand il y a quelqu'un en bas de l'appartement, je ne me gêne pas. Je leur dis « *Je profite que vous êtes là, j'attends que vous ouvriez la porte car elle est trop lourde pour moi* ». Je leur explique et quand ils me rencontrent une nouvelle fois, on discute ensemble.

Par contre, il y a un monsieur qui est arrivé dans l'immeuble en même temps que moi. Au début, il disait « *Bonjour, ça va, oui ?* » mais maintenant qu'il est bien immergé dans la vie rochelaise, il ne dit plus rien, même pas bonjour. Alors qu'au début, il était perdu, il était content. Alors, je me dis « *C'est un mauvais coucheur* ».

Par contre, la visiteuse du Centre Social, Anne-Marie, une ancienne gynécologue, est devenue une amie. Je ne peux pas vous dire une amie intime, mais elle est devenue autre chose qu'une bénévole. Anne-Marie a une voiture. Elle m'a emmenée à l'île de Ré, elle me sort, car elle me dit que je suis un peu isolée.

Et Maryvonne, mon autre visiteuse, c'est pareil. Elle n'a pas de voiture, mais nous allons faire un petit tour et le dimanche elle vient manger à la maison. Elle fait des courses, car je ne peux pas me déplacer, puis elle fait la cuisine et mange avec moi. Il y a d'autre rapport que le bénévolat. C'est une belle amitié.

A Olonne-sur-Mer, nous avons connu des gens sur la plage. On s'est invités et on se téléphone encore.

Avec mon mari, j'ai appris à avoir des relations avec les gens. Je trouve qu'on n'est pas déçu. Toutes ces années qu'on a tissées au fil du temps ont marqué notre vie et ont su être un lien pour combattre la solitude.

Mémoires de vie et d'un petit objet

Salut petite fourchette

Voilà quelques pages de mon histoire de vie. Bien sûr, d'autres événements pourraient l'enrichir mais ces quelques passages sont certainement les faits marquants qui restent gravés dans ma mémoire.

Ce récit m'a permis de parler franchement de ma vie et cela m'a fait du bien. Des gens disent qu'il faut tourner la page, mais il est impossible de rayer d'une vie ces événements à la fois difficiles et inoubliables.

Finalement, je pensais que j'ennuyais les gens quand je racontais tous ces faits et je n'osais plus en parler. Mais je me rends compte que, au contraire, beaucoup de personnes sont intéressées par l'histoire et la mémoire de tous ces moments vécus pendant la guerre.

Heureusement, je peux dire aussi que j'ai eu beaucoup de moments de bonheur dans ma vie, qui ne sont pas écrits dans ce récit.

Je pourrais conclure par ce petit poème que j'ai écrit lors d'un atelier d'écriture lorsque j'habitais à Nice et qui consistait à décrire le souvenir d'un objet de notre enfance. J'ai choisi la petite fourchette, retrouvée dans le tiroir de l'appartement de mes parents, qui m'évoque le souvenir des repas partagés et des jours heureux vécus en famille, avant ce triste jour de leur disparition brutale.



J'ai intitulé ce poème « Salut, petite fourchette ».

Salut petite fourchette,

Je t'ai découverte, oubliée
Dans un coin de l'appartement dévasté par les spolieurs.
Sans doute ne présentais-tu aucun intérêt pour eux ?
Pour moi, cela a été une grande joie de te retrouver
Après une absence de quatre années.

Toute ma petite enfance est remontée d'un coup à la mémoire.
Combien de fois as-tu été le témoin des rappels à l'ordre maternels
« Mange, Colette, mange, il faut finir ton assiette ! ».

Je revois la masse verdâtre des épinards au goût âcre,
Les grilles que tu dessinais, petite fourchette, sur ma purée refroidie
Tu piquais mollement une bouchée de foie de veau brunâtre
Et peu appétissant.
Je ne mettais aucun empressement à te faire travailler.

Mais toi, fidèle au poste,
Tu te retrouvais posée chaque jour sur la table,
Bien plus tard, quand je me suis retrouvée seule
Alors qu'auparavant nous étions tous à table,
Ma sœur, moi et nos parents arrachés brutalement par les occupants.
C'est alors que je t'ai regardée d'un autre œil.

Tu représentais les temps heureux des repas en famille,
Le bavardage de ma sœur, l'aparté de mes parents en Yiddish
Et j'ai ressenti la chaude ambiance
D'une enfance choyée et bien trop courte,
Ces moments bénis que je n'avais pas su apprécier à leur juste valeur.

Aujourd'hui, toi et moi, nous avons plus de 80 ans,
Tu es toujours avec moi, je t'ai emportée au cours
De mes divers pérégrinations et déménagements
Pour rien au monde, je ne te laisserais au fond d'un tiroir.

Je tiens à toi et tu vivras ta vie de fourchette
Aussi longtemps que je serai sur la terre
Nous finirons ensemble.

Colette Raux